1.

Je tiens mon Smith & Wesson semi-automatique 9 mm à bout de bras, les pieds écartés d'une largeur d'épaules. J'aligne les viseurs de mon pistolet et vise la poitrine — le cœur, pour être plus précise. Le guidon est braqué droit sur la cible et forme avec le cran de mire une ligne horizontale. Je prends une inspiration, retiens mon souffle et presse sur la détente. Après chaque recul du pistolet, je réajuste mon tir et fais feu de nouveau. Je vide complètement mon chargeur — huit coups — me délectant des clic… clic… clic… étouffés, mais bien rythmés, à mesure que les douilles tombent sur le sol à mes pieds.

— Joli tir groupé, Anderson !

Avec un léger sursaut, je resserre instinctivement ma main sur la crosse. Mais mon esprit rationnel l'emporte sur ma première impulsion et je résiste à la tentation de retourner brusquement mon arme et de viser. Je fais volte-face. Andy Rivers, chef de l'Unité d'analyse comportementale, se tient debout près de moi. Je relâche ma poigne. Les cheveux noirs et rêches de Rivers sont parsemés de mèches grises sur les tempes, seul indice témoignant que le temps — ou peut-être le stress — a fini par le rattraper. Agé d'environ quarante-cinq ans, il dirige l'unité depuis près de dix ans, et j'imagine qu'il ne la quittera pas avant longtemps. Cet homme fait trop bien son boulot. Je retire mon casque anti-bruit et mes lunettes de protection, et le monde, un instant assourdi, redevient normal.

— Bonjour, patron, dis-je avant de rediriger mon regard vers la cible et les impacts de balle concentrés autour du cœur.

Je me trouve au poste n° 12 de l'un des stands de tir du FBI à

Quantico, en Virginie. Notre unité fait partie du Centre national pour l'analyse des crimes violents — le NCAVC — et nous partageons les cent cinquante-cinq hectares de l'Académie du FBI avec plusieurs autres unités. Le complexe, de dimensions impressionnantes, comprend trois dortoirs, une salle à manger, une bibliothèque, une salle de conférences, une chapelle, un gymnase, une vaste piste d'athlétisme, un circuit automobile réservé à la pratique de la conduite défensive, plusieurs stands de tir, sans oublier la fameuse ville reconstituée de Hogan's Alley. Au cours de l'année écoulée — soit depuis mes débuts au Bureau —, j'ai passé beaucoup de temps ici… je m'y sens chez moi, désormais.

J'appuie sur le bouton pour actionner le rameneur automatique qui renvoie vers moi la silhouette de tir. Le stand comporte quinze couloirs, chacun équipé d'un système à poulie permettant de déplacer les cibles d'avant en arrière — du poste de tir à une distance de vingt-cinq ou cinquante mètres. A mon arrivée aux Etats-Unis, j'ai eu quelques difficultés avec les conversions métriques, mais à présent je m'habitue à la manière américaine de calculer les distances. Sur la cible, les contours de la partie supérieure d'une forme humaine sont imprimés en noir. Ma cible de papier arrive en voltigeant ; je l'inspecte de plus près. J'ai vidé trois chargeurs dans la feuille, et la région du cœur n'est plus qu'un large trou, là où les projectiles ont pénétré coup sur coup.

J'ai toujours eu un penchant pour les exercices de tir — et pas seulement pendant les quelques semaines qui précèdent notre épreuve annuelle de maniement des armes à feu, comme c'est le cas chez certains agents. Mais depuis une affaire particulièrement difficile sur laquelle j'ai travaillé, je viens encore plus souvent m'entraîner ici. Enormément, pour tout dire. Il m'arrive parfois de passer des heures dans un état proche de la transe, à sentir mon revolver palpiter dans ma main tandis que je tire sans désemparer.

Rivers sourit un instant avant d'examiner la cible.

— C'est quelqu'un qu'on connaît ? demande-t-il d'une voix tranquille.

Je sais à quoi il fait allusion, mais je ne tiens pas à en parler. Mes séances bimensuelles obligatoires avec la psychologue du Bureau, le Dr Amanda Rosen, me sont assez pénibles comme ça. Cela fait six mois déjà ; je devrais m'en être remise.

Je hausse les épaules.

— Je m'entraîne, c'est tout.

Je mens, et il le sait pertinemment, mais nous en restons là. Tout en me mordillant la lèvre, je recharge mon arme, me concentrant sur le geste mécanique qui consiste à introduire les balles dans le chargeur.

Rivers observe mes mains.

— Vraiment ? demande-t-il, un rien dubitatif.

Je libère ma lèvre inférieure d'entre mes dents et change délibérément de langage corporel. Devant mon patron, je fais semblant.

— Vous me connaissez, je suis une perfectionniste, dis-je en me forçant à adopter un ton désinvolte.

Il repousse ses lunettes à monture dorée sur son nez, masquant ainsi ses yeux bruns.

— C'est exactement pour cette raison que je voulais vous avoir dans mon équipe.

Avec un hochement de tête, je lui adresse un sourire, cette fois plus authentique. Je me sens toujours aussi flattée qu'il m'ait spécialement choisie pour travailler comme profileuse dans son unité. C'est la police de l'Etat de Victoria qui m'a envoyée ici, à Quantico, pour suivre pendant six semaines le programme international du Bureau, une formation à la suite de laquelle je me suis vu proposer une offre d'emploi alléchante. Les événements prennent parfois une tournure pour le moins inattendue.

— Bon, je ferais bien de m'y mettre, reprend Rivers. Je dois bientôt passer mon test annuel.

Et avec un clin d'œil, il s'installe dans le poste à côté du mien.

— Vous ne me ferez pas marcher, je sais que vous venez ici plus d'une fois par an.

— Peut-être, mais gardez ça pour vous, Anderson.

Je laisse échapper un petit rire, remets mon casque et mes lunettes et remplace ma cible trouée par une neuve. Dès que cette dernière a atteint la marque des cinquante mètres, je braque mon pistolet dans sa direction et lui règle son compte.

Aujourd'hui, le Dr Amanda Rosen porte un élégant tailleur-pantalon à fines rayures. Son chemisier blanc uni lui moule légèrement la poitrine et rehausse son teint mat, faisant paraître sa peau encore plus cuivrée. La veste de son ensemble — un modèle court, style boléro — est suspendue au dossier de sa chaise. La psychologue rabâche inlassablement les mêmes questions, avec un souci du détail qui m'agace. L'enquête sur laquelle j'ai travaillé il y a six mois a échappé à notre contrôle, et le Dr Rosen tient à s'assurer que j'ai définitivement tourné la page.

D'ordinaire, on fait appel à notre expertise pour démêler les affaires que la police n'a pas été en mesure de résoudre. La plus grande partie de notre travail s'effectue à distance. Nous examinons les photos et les rapports des scènes de crime, lesquels datent parfois de plusieurs mois, voire de plusieurs années, puis nous dressons un profil du suspect que nous envoyons aux flics. De temps à autre, nous travaillons sur le terrain, au cœur de l'action. L'affaire en question faisait partie de ces cas-là. C'était un dossier brûlant. Nous recherchions un meurtrier surnommé l'Ecorcheur de Washington, et deux profileurs avaient été affectés à la force d'intervention mise sur pied. Mais les choses ont mal tourné lorsque le tueur a commencé à s'en prendre au Bureau… et à moi.

Le Dr Rosen garde les yeux fixés sur moi, essayant de décrypter mon langage corporel, de percer mes défenses. Si je me montre assez bonne comédienne, je peux espérer lui faire croire qu'elle est arrivée à ses fins. De fines boucles encadrent d'ordinaire son visage, mais aujourd'hui elle porte ses cheveux bruns tirés en arrière en une espèce de chignon. De petites mèches se sont

échappées et retombent en travers de ses joues. Elle pince ses lèvres charnues, attendant ma réponse. Le regard de ses yeux bruns est empreint de compassion. Or, ce sont ses yeux qui constituent son arme la plus redoutable. Parfois, quand elle me regarde, j'ai l'impression d'être mise à nu, comme si elle pouvait faire tomber mon masque et voir clair en moi.

— Je vais tout à fait bien, dis-je avec assurance.

Je ne lui ai pas avoué ce qui m'a le plus perturbée à propos de cette douloureuse affaire, et je ne lui en parlerai jamais. Je ne peux tout simplement pas confier à la psychologue du FBI que j'ai eu des rêves et des visions éveillées qui se sont réalisés. Bon sang, j'arrive à peine à y croire moi-même ! Surtout que je n'ai plus connu d'épisode paranormal depuis.

— Vous avez donc le sentiment d'avoir enfin tiré un trait sur cette affaire, Sophie.

Je prends une inspiration, veillant à ne pas répondre trop brusquement. Une note d'impatience dans ma voix risquerait de me trahir.

— C'est dur, bien sûr, mais j'adore mon métier. J'aime me mêler à la bagarre.

Elle étudie un instant son bloc-notes, puis lève les yeux sur moi.

— Oui, bien sûr, la bagarre. Vous avez passé beaucoup de temps au stand de tir et au gymnase, récemment.

Je hausse les épaules.

— Ça m'occupe.

Ce qui n'est, après tout, qu'un demi-mensonge.

— Je ne suis pas le genre de fille à rester assise à ne rien faire ou à regarder la télé toute la journée.

— En effet, ça ne correspond pas du tout à votre profil de personnalité. Mais peut-être y a-t-il aussi d'autres raisons à cela ?

Elle maintient la conversation ouverte, me pousse à réagir. Ce qu'elle attend de moi, je le sais parfaitement et je me dis qu'il est peut-être dans mon intérêt de le lui accorder.

Je hoche la tête, cherchant les mots les plus appropriés.

— C'est vrai, je suis plus… sensible aux questions de sécurité à présent.

— Est-ce que cela vous procure un sentiment de contrôle ?

Je réponds avec lenteur, faisant semblant de réfléchir à ce que je dis.

— En effet. Je me sens davantage en sécurité du fait d'être en pleine forme physique et de savoir que je suis une tireuse d'élite.

— Combien de temps consacrez-vous aux exercices physiques ?

Elle a sous les yeux le relevé des heures que je passe au gymnase, je ne l'ignore pas. Nous sommes tenus de glisser notre carte d'identité magnétique dans le compteur chaque fois que nous entrons et sortons de la salle de sport, et ces données sont automatiquement compilées. Pareil pour le stand de tir.

Je hausse les épaules, feignant de ne pas prêter attention à ce genre de détails. Après un silence de circonstance, je réponds :

— Probablement une heure par jour.

Je ne dis rien de mes joggings matinaux ni de mes expéditions nocturnes à la salle de gym de mon immeuble. Je ne lui ai pas parlé non plus de mes problèmes d'insomnie… et je n'en ai pas l'intention.

— Ça me semble beaucoup.

Je hausse de nouveau les épaules.

— Pas vraiment. C'est une question d'habitude. Il faut se maintenir en forme.

Esquissant un sourire forcé, je me tapote le ventre.

— Et puis, bien obligée de brûler toutes ces calories !

Or, je ne me suis jamais sentie en aussi bonne forme de toute ma vie. La pratique du kung-fu et une mise en condition physique régulière destinée à me permettre de mieux encaisser les coups font partie de ma routine quotidienne. Il n'est pas encore né, celui qui me battra.

Je ferme les yeux et, l'espace d'un instant, je *le* vois au-dessus de moi. Quelle vacherie, la mémoire !

American-Psycho : Voici les deux derniers.

Presque-Parfait : Susie Dean et Jonathan Cantor.

American-Psycho : Nous aurons tout loisir de faire leur

connaissance, ainsi que celle des six autres, au cours des huit prochaines semaines.

Presque-Parfait : Huit personnes, huit semaines.

American-Psycho : Exactement.

Presque-Parfait : C'est tout à fait équitable. Deux chacun.

Jamais-Pris : J'ai hâte de commencer.

Veuve-Noire : Mais il y a trois hommes — Jonathan, Danny et Malcolm. Ça en fait trois pour moi !

Jamais-Pris : Elle a raison. Ce n'est pas juste.

American-Psycho : Six filles et deux hommes, ça aurait paru suspect.

Presque-Parfait : Vous êtes très perspicace, Psycho.

Jamais-Pris : Tout de suite les *** de grands mots !

Jamais-Pris : Qu'est-ce que…

American-Psycho : La censure que j'ai mise en place s'applique aussi au langage grossier, Jamais.

Jamais-Pris : Bon, comme vous voudrez.

American-Psycho : Retournons à nos moutons. Avez-vous jeté un coup d'œil sur les fiches descriptives ?

Presque-Parfait : Oui.

Jamais-Pris : Ouaip. Et je peux dire que je suis très emballé ! Nous avons Cindy la danseuse de revue de Las Vegas, Malcolm le beau gosse, Danny le *** de macho, Brigitte la bombe sexuelle exotique, Ling la timide, Clair la chanteuse, Susie l'actrice ratée et Jonathan le tocard.

Veuve-Noire : Je trouve Jonathan plutôt mignon.

Presque-Parfait : Ils me plaisent tous. Excellent choix ! Vous nous gâtez, Psycho.

American-Psycho : Je vous avais dit que c'était purement génial.

Veuve-Noire : Oui, bien joué ! Il faut avouer qu'on ne se refuse rien.

Jamais-Pris : Beaucoup plus amusant que la traque.

Presque-Parfait : Leur ignorance fait notre bonheur.

Jamais-Pris : Vivement la première mise à mort !

2.

Il est encore tôt, 6 heures du soir, lorsque j'entre dans le garage du sous-sol de mon immeuble et gare ma Buick sur l'emplacement qui m'est réservé. J'habite à Alexandria, petite localité idéalement située à mi-chemin entre Washington et Quantico.

De ma main gauche, j'attrape résolument mon sac à main et le cabas dans le coffre afin de garder ma main droite libre. Libre de verrouiller les portières de la voiture, de presser le bouton de l'ascenseur, d'ouvrir la porte… et de sortir mon pistolet. Une femme doit se tenir prête à tout, pas vrai ?

Les talons de mes bottines claquent légèrement sur le sol de béton tandis que je me dirige vers l'ascenseur. J'appuie sur le bouton et attends, sans cesser de balayer du regard le garage, à l'affût de quelque chose d'insolite. Je sais que c'est dans les garages et les parkings qu'une femme court les plus grands risques de se faire violer par un inconnu. Je jette un coup d'œil sur le panneau lumineux — l'ascenseur se trouve au quatorzième étage et descend à une allure d'escargot. Lorsqu'il arrive enfin et que les portes s'ouvrent, je laisse échapper un soupir que j'avais à peine eu conscience de retenir.

La cabine s'élève en douceur jusqu'au deuxième étage et les portes s'ouvrent avec le *ping* habituel. Les murs des couloirs de mon immeuble sont peints en bleu-gris, le sol est recouvert d'un carrelage de couleur turquoise — un tapis serait trop salissant en hiver et ne résisterait pas aux chaussures trempées de neige. Venant d'Australie, je n'avais jamais vécu dans une ville au climat neigeux auparavant. J'ai connu mon premier

Noël blanc l'année dernière. Ou, comme ils disent ici, mon premier *véritable* hiver.

Je longe le couloir en direction de mon appartement, le numéro 310, tout en tripotant mon trousseau de clés. J'ai mis au point un système de couleurs : le verrou du haut correspond à la clé rouge, celui du milieu, à la jaune et celui du bas, à la verte. Comme un feu tricolore. Une fois que je les ai ouverts tous les trois, je tourne la poignée et entre en traînant les pieds. A peine me suis-je débarrassée en hâte de mon chargement sur le comptoir de la cuisine que je dégaine mon pistolet, prête à effectuer ma tournée d'inspection de l'appartement. Le plus désolant, c'est que je me pliais déjà à cette routine *avant* l'affaire de l'Ecorcheur.

Après avoir vérifié chaque recoin de mon deux-pièces, je m'autorise enfin à respirer librement : je suis seule. Je rengaine mon arme, prends soudain conscience du vide qui m'entoure. La pensée du départ récent d'un collègue profileur — qui a été pour moi davantage qu'un ami — m'arrache un soupir. On a beau dire qu'il ne faut jamais mêler le travail et le plaisir, je croyais sincèrement que nous vivions quelque chose de spécial. Jusqu'à ce que cette affaire vienne tout gâcher. La confiance, une fois trahie, peut-elle jamais se reconstruire ? Il m'a affirmé qu'il n'avait pas réclamé son transfert à l'antenne de Philadelphie, mais je n'en suis pas convaincue. Et sa remarque — « nous avons tout à gagner à faire une pause pendant quelque temps » — n'a certes pas contribué à dissiper mes doutes. Peut-être devrais-je me rendre à l'évidence — malgré un début plutôt formidable, les choses n'ont jamais vraiment bien marché entre nous.

Je le chasse de mon esprit et me mets en devoir de préparer mon dîner. Une demi-heure plus tard, je déguste du saumon grillé accompagné de taboulé et arrosé d'un verre de sémillon dont je viens d'ouvrir une bouteille. Normalement, je préfère le rouge, mais avec du poisson, rien ne vaut le vin blanc.

Je mange en silence, ponctuant mes bouchées de petites gorgées de vin. Je remplis de nouveau mon verre puis, faisant tourner le pied entre mes doigts, observe le liquide qui tourbillonne. Il va

de soi que je ne finirai pas la bouteille ; en fait, je ne peux pas. Excepté pendant leurs congés, les agents du FBI doivent demeurer aptes au service à tout moment, et cette exigence s'applique aussi à la consommation d'alcool. J'en suis à mon troisième et dernier verre de la soirée, et pourtant je m'imagine sans peine capable de vider la bouteille. Peut-être cela me permettrait-il de me détendre. J'ai étudié la psychologie ; je sais que j'appartiens à la catégorie à hauts risques des personnes susceptibles d'abuser un jour de l'alcool. Heureusement que le Bureau impose des consignes strictes à ce propos — je ressemble trop à un modèle de vertu pour enfreindre les règlements du FBI.

Prenant soin d'utiliser une pompe à air afin que le vin ne se dégrade pas, je rebouche la bouteille. Puis je vais m'installer sur le canapé. Pour briser le silence, j'allume le poste de télévision, zappe entre les chaînes dans l'espoir de tomber sur quelque chose qui retiendra mon intérêt et distraira mes pensées de sujets trop sombres — tels que les statistiques de viol, par exemple. Je survole les émissions, ne m'arrêtant que deux secondes sur chacune. Rien n'attire mon attention, mais cela reflète sans doute davantage mon humeur que la qualité des programmes. Je me décide finalement pour les informations et termine mon verre de vin avant d'aller laver la vaisselle.

Pour finir, je téléphone chez moi.

— Bonjour, maman !

— Bonjour, ma chérie, répond ma mère d'une voix dans laquelle je perçois une note d'émotion. Je suis contente de t'entendre. Comment ça se passe dans ces bons vieux Etats-Unis d'Amérique ?

— Super, tout va bien !

Je n'ai jamais raconté à mes parents ce qui est arrivé. Ça les ferait complètement flipper. Ensuite, ils passeraient tout leur temps à essayer de me convaincre de quitter le Bureau. Au début, je ne leur en ai pas parlé parce que je ne pouvais supporter de revivre ces quelques semaines, ne fût-ce qu'en pensée. Puis, je me suis rendu compte que cela ne ferait que leur donner des bâtons pour me battre et que j'aurais droit à une avalanche

de « nous t'avions prévenue » et à tous les moyens de pression imaginables pour me pousser à démissionner. Et maintenant… eh bien, c'est trop tard, il me semble.

— Et ton travail ?

Son ton a changé. Elle me pose la question parce qu'elle se sent obligée de le faire, parce qu'elle sait que j'y attache de l'importance, pas parce ce qu'elle s'y intéresse vraiment. Ils n'ont jamais souhaité me voir exercer un tel métier.

— Il me plaît beaucoup, dis-je sans m'étendre sur le sujet. Alors, quoi de neuf à Melbourne ?

Je me cale dans mon canapé.

— Hmm… ton père continue à tourner comme un lion en cage.

J'éclate de rire.

— Ce n'est pas nouveau, maman.

Papa a pris sa retraite, il y a six mois ; il se trouve encore en période de réadaptation. Je suppose que la vie de retraité lui est aussi étrangère que la liberté pour un criminel condamné à la perpétuité.

J'entends le déclic caractéristique indiquant qu'un autre correspondant vient de décrocher.

— Comment va ma petite fille ?

L'accent américain de mon père s'est atténué au fil des années, mais le nasillement propre à ses origines est toujours perceptible.

— Très bien, papa.

— J'espère que tu ne travailles pas sur une affaire dangereuse.

Sa voix est devenue sérieuse, inquiète.

Je débite ma réponse, comme une rengaine.

— Non, papa, ne t'inquiète pas.

Ce n'est pas un mensonge. Je ne m'occupe d'aucune affaire dangereuse, pour l'instant.

— Nous nous faisons du souci pour toi, ajoute ma mère avec un soupir.

— Je vais très bien.

Silence.

— Je vous assure !

Je me triture la lèvre inférieure à coups d'incisives.

— J'imagine que tu dois attendre tes vacances avec impatience.

Ouf! Mon père dévie la conversation vers un sujet moins délicat.

Je m'enfonce plus profondément dans le canapé et libère ma lèvre d'entre mes dents.

— Comme tu dis! Je ne prends qu'une semaine, mais ça me fera du bien de partir un peu.

Nous passons les vingt minutes suivantes à papoter comme à l'accoutumée. Au moment de raccrocher, je me sens rassérénée. Mais, en quelques minutes à peine, le silence m'engloutit de nouveau. Je regarde ma montre. Il est trop tôt pour aller me coucher. J'essaie encore une fois de surfer sur les chaînes de télévision, puis finis par opter pour un peu de lecture. Après avoir réglé le chauffage au plus bas, j'attrape mon dernier roman de Kathryn Deans et me recroqueville sur le canapé. Je survole les pages de mon livre, ne jetant que de loin en loin un bref coup d'œil par-dessus mon épaule.

Je me réveille en sursaut, fouille immédiatement la chambre du regard pour m'assurer que je me trouve bien seule dans la pièce. Je suis toujours sur le canapé; mon livre est tombé à terre. Une petite goutte de salive pend à la commissure de mes lèvres. Je remarque que le coussin que j'avais calé sous ma tête et mes épaules est légèrement humide. Il ne manquait plus que ça! Je bave en dormant!

J'enfile ma tenue de gymnastique, comme je le fais presque chaque fois que je n'arrive pas à dormir, et fourre mon pistolet, une bouteille d'eau, une serviette et mes gants dans un petit sac. Dans la salle de gym située au quatorzième étage, j'effectue quelques étirements avant de sauter sur le tapis de course. Au cours des cinq premières minutes, j'augmente progressivement mon allure puis accélère le rythme jusqu'à l'épuisement. Au bout d'une heure et seize kilomètres, je ralentis la cadence du tapis pour terminer par une vitesse de marche normale. J'avale

un peu d'eau. Mes jambes tremblent, je tiens à peine debout. Je bois encore pour faire passer la légère nausée qui m'est montée à la gorge, avant d'enfiler mes gants de protection et de me diriger vers le sac de frappe. Je me livre à quelques frappes de kung-fu ; pour commencer, des coups de poing directs, puis crochet, griffe du tigre — la base de la paume servant de point d'impact —, uppercut, revers du poing, patte du léopard — phalanges repliées, de sorte à frapper avec les jointures des doigts. Je termine par ma technique préférée, une frappe déchirante du visage — une griffe du tigre suivie d'un brusque mouvement vers le bas. Dans la pratique, on frappe l'adversaire à la pommette ou à la tempe avec la paume de la main puis on fait glisser les doigts le long du visage en enfonçant les ongles dans la peau. Charmant !

De retour à mon appartement, j'inspecte de nouveau les lieux, arme au poing, avant de me précipiter sous la douche. Enfin, je m'effondre sur mon lit et fixe le plafond, en attendant que mon taux d'adrénaline se stabilise. Logiquement, faire de l'exercice n'est pas une bonne tactique pour lutter contre l'insomnie, mais cela semble être la seule chose qui me calme, qui m'aide à me libérer de la colère.

Si je n'avais pas déjà tué ce salaud, je le ferais maintenant.

Jamais-Pris : J'ai bien cru que ce *** de mercredi n'arriverait jamais.

Presque-Parfait : Ah bon ? Je trouve que cette première semaine a passé plutôt vite.

American-Psycho : Maintenant qu'il s'est écoulé presque huit jours, voyons qui sont nos préférés.

Veuve-Noire : En ce qui me concerne, ne comptez pas sur moi pour Danny. Ce type est un connard de la pire espèce.

Jamais-Pris : Comme mangeuse d'hommes, vous vous posez là !

Presque-Parfait : Personnellement, je me suis pris d'affection pour Ling durant cette semaine.

Veuve-Noire : A cause de son accent ?

Presque-Parfait : Il est vrai que j'ai un faible pour l'accent australien, mais ce n'est pas tout. Il est rare de voir la beauté et la modestie ainsi réunies.

Veuve-Noire : D'où vient-elle donc ?

American-Psycho : Vous n'avez pas lu sa fiche ?

Veuve-Noire : Je n'ai pas pris la peine de regarder celles des femmes.

Presque-Parfait : Elle a dix-huit ans. Elle est venue vivre six mois aux Etats-Unis, avant de retourner à Sydney pour suivre des études de médecine. Elle a été adoptée en Chine, mais ses parents adoptifs sont tous deux d'origine italienne.

Veuve-Noire : Merci.

Presque-Parfait : Et vous Psycho, qui est votre préférée ?

American-Psycho : Brigitte.

Presque-Parfait : Une vraie beauté, celle-là !

American-Psycho : En effet. Bon, c'est l'heure.

Presque-Parfait : Et si nous votions pour Danny ? Je n'aime pas le fait qu'il ait une formation militaire.

Veuve-Noire : Comme je l'ai déjà dit, je me retire pour cette fois. J'adore m'amuser avec eux pour commencer, et je ne me vois pas *m'occuper* de lui.

Jamais-Pris : On se fiche de Danny. Moi, c'est Brigitte que je veux. Je la trouve sexy.

American-Psycho : Je crois que je suis davantage son type d'homme.

Jamais-Pris : Comme si elle avait son mot à dire !

Presque-Parfait : C'est pourtant vrai.

American-Psycho : Je pense que Malcolm ou Danny devraient passer en premier, histoire de corser un peu le jeu.

Presque-Parfait : Il n'y aura pas beaucoup de plaisir à en tirer. Du moins, pas pour moi.

Jamais-Pris : Dites, Psycho, pourrons-nous assister à l'acte réel ?

American-Psycho : Le vainqueur a la possibilité de réaliser une vidéo et de prendre des photos de la mise à mort, mais il

ne doit pas nous montrer son visage. Il peut aussi choisir de faire ça en toute intimité.

Jamais-Pris : Moi, j'aime bien m'exhiber.

American-Psycho : Votre kit de nouveau membre comprend un appareil photo numérique. Il y a un mode d'emploi pour placarder les photos sur le site Web par l'intermédiaire de votre ordinateur portable. Nous disposons également d'une maison spécialement aménagée. Un endroit discret où vous pouvez les emmener. Mais il n'y a pas de caméra dans la maison.

Veuve-Noire : Vous avez pensé à tout, Psycho.

American-Psycho : Naturellement.

Jamais-Pris : Encore quelques heures à attendre, et l'un de nous va gagner la première victime du Club des Assassins.

Veuve-Noire : Je voudrais déjà y être !